

SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 1 – Premier semestre 2003

Et maintenant...

Lors de sa constitution à Yaoundé, Cameroun, en février 2003, la *Société des Amis de Mongo Beti* s'est donné pour but de servir la connaissance de la pensée, l'action et l'œuvre de Mongo Beti. Ce bulletin de liaison est destiné à informer les adhérents de tout ce qui est fait dans ce sens. Il sera nourri des apports de tous ceux qui voudront y contribuer d'une façon ou d'une autre.

Remember Mongo Beti

Le bouquet de témoignages réunis par Ambroise Kom nous restitue, à travers des regards très variés et très différents, la présence de Mongo Beti. A mille lieues de la platitude d'une célébration conventionnelle, ce qui frappe c'est l'émotion qui sourd de chaque témoignage. Quelle belle vie que celle qui laisse de telles traces !

Mongo Beti aurait eu soixante et onze ans le 30 juin de cette année 2003. Il s'en est allé juste avant d'entrer dans la vieillesse, dont il se serait si mal accommodé. Il a toujours eu l'impatience de l'homme pressé, pour qui chaque minute est précieuse, qui ne supporte pas les atermoiements, les hésitations, ni même les distractions, tout ce qui fait perdre du temps, parce que le temps nous est compté.

On appelle intellectuel n'importe qui. On se demande pourquoi cette appellation est si prestigieuse et si recherchée, étant donné le courage qu'il faut pour être un véritable intellectuel. Mais il faut croire que le courage procure à l'homme quelque chose que rien d'autre, et surtout pas l'argent, ne peut lui donner. Cette grandeur fait envie à ceux qui ne peuvent la payer en courage et qui essaient de se l'approprier cependant.

On croit que l'intellectuel est celui qui fait des discours. Certes il parle, il écrit. Mais, comme le dit Pascal des œuvres de Platon et d'Aristote : « C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie ; la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. S'ils ont écrit de politique, c'était pour régler un hôpital de fous. Et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensent être rois et empereurs. » (*Pensées*, 472 éd. Le Guern, Folio).

Tout homme sage a pour seule ambition de vivre simplement et tranquillement. Si le monde qui nous entoure nous donne l'impression que nous vivons dans un hôpital de fous, c'est que la simplicité est un idéal non seulement inatteignable, mais encore inconcevable par la plupart des gens médiocres. La simplicité, synonyme pour eux d'indigence, ne peut être que subie et non choisie. Nous vivons donc sous la tyrannie des médiocres, qui ont instauré la course à la richesse comme seule preuve de leur supériorité. Ces deux éléments réunis, la médiocrité intellectuelle et morale et la puissance de l'argent, ont fait de ce monde un lieu invivable.

C'est sur ce point que je voudrais orienter la réflexion aujourd'hui. La simplicité de Mongo Beti dans son existence n'était pas un manque ou une insuffisance, comme certains, pervertis par la réalité environnante, le prétendent, mais un choix attestant chez lui la puissance de l'intelligence et la force morale. Le malheur de l'intellectuel c'est que, s'il choisit la simplicité, il ne peut jamais avoir la tranquillité. La leçon et l'exemple qu'il donne sont insupportables. Comment l'ambition la plus modeste est-elle en fait inaccessible ? Tel est l'amer paradoxe que nous offre la vie de Mongo Beti. Son rêve, le rêve qu'il n'a jamais pu réaliser, c'était de vivre au village. Mais il fallait aussi et d'abord que les villageois aient du travail, que des livres soient accessibles aux citadins, toutes choses qui lui paraissaient élémentaires et simples et qui ont, par les difficultés insurmontables rencontrées pour les réaliser, ôté à sa vie toute la tranquillité qu'elle méritait.

Odile Biyidi-Awala, 24 juin 2003.

Mongo Beti : L'héritage intellectuel

Les amis de l'écrivain font un inventaire de ce qu'il a laissé à la postérité.

Debout devant la centaine de personnes venues vivre la première journée héritage Mongo Beti à la Fondation Friedrich Ebert le 26 juin, le Pr. Ambroise Kom a eu ces propos émouvants: "je fais un rêve. Oui un rêve que nous tous qui sommes là et bien d'autres Camerounais de bonne volonté, puissions fructifier et perpétuer tout l'héritage que Mongo Beti nous a laissé. Il est temps de s'y mettre pour être digne de ce compatriote exceptionnel". Ces propos mettaient un terme à toute une journée de méditation, de débats et d'échanges divers, sur la vie de l'auteur de "Ville Cruelle", et de "Main basse sur le Cameroun".

La leçon inaugurale de cette journée héritage Mongo Beti a été donnée par le Pr. Fabien Eboussi Boulaga. Pendant près d'une heure, l'auteur de "Lignes des résistances", a reprécisé le sens de la quête de l'héritage Mongo Beti dont il est question. "Notre héritage n'est précédé d'aucun testament", a-t-il lancé de prime à bord. Eboussi Boulaga affirme que "Mongo Beti est en quelque sorte le chiffre de notre propre destin en tant qu'Africain avec qui nous avons partagé ce même destin". Pour lui, l'écrivain disparu était un homme qui s'est engagé sa vie durant, à combattre l'absence de mémoire et surtout la non répétition de l'histoire, notamment pour les Africains dans ce qu'il y a d'oppression, de colonial et de néo-colonial. C'est un peu le drame de Mongo Beti, a-t-il précisé.

Aussi, a-t-il conseillé aux participants à cette journée héritage Mongo Beti, de faire la quête dudit héritage à trois niveaux : premièrement, indiquer une éthique Rédemption à nous-mêmes. Devant la masse des morts et des affamés, il nous faudrait penser massivement pour nous connaître. Deuxième niveau de cette quête de l'héritage Mongo Beti selon le Pr. Eboussi, il y a ce qu'il appelle « l'Éthique du langage ». Il s'agit d'éviter d'être les commentateurs de slogans fabriqués dans les officines internationales et qui nous empêchent de penser. Enfin en troisième lieu, il y a le développement d'une éthique de résistance. Pour le Pr. Eboussi, le résistant n'est pas celui qui attaque, mais plutôt celui qui oppose à l'emprise d'un pouvoir écrasant, sa volonté de continuer à être libre. Et en tout cela, Mongo Beti nous donne une leçon par sa vie de combattant et de résistant.

Résister et combattre

Moukoko Priso, qui intervient par la suite en parlant de Mongo Beti, l'intellectuel engagé et le militant politique ne dit pas autre chose, lorsqu'il invite l'assistance, après avoir scruté des repères concrets de patriotisme et de résistant dans la vie d'Eza Boto, à s'engager maintenant à vivre toutes ces valeurs coûte que coûte, afin que l'histoire ne l'ignore. Il en sera de même de André Ntonfo et Jean Kamdem, dans leurs propos respectifs sur Mongo Beti et le pouvoir de l'édition et "Mongo Beti et le développement endogène".

Patrice Nganang, l'auteur de "Temps de Chien" et grand prix de la littérature noire, a particulièrement retenu l'attention des participants notamment lorsqu'il a parlé « d'écrire aujourd'hui ». Pour ce jeune universitaire né en 1970, qui dit n'avoir vraiment pas connu l'époque où Mongo Beti a écrit "Main Basse sur le Cameroun", l'écriture aujourd'hui est quelque chose de grave. "Il n'y a qu'à voir ce qui se passe autour de nous au Cameroun, pays où je ne vis plus, mais qui naturellement me manque. Tout est grave. Et c'est cela qui doit m'inspirer lorsque je suis devant une feuille blanche". Pius Njawé, le directeur du Messenger, invité au débat par la suite, a commencé par retrouver quelques aspects houleux des relations entre la maison qu'il dirige et l'auteur de "Perpétue".

Pour lui, Mongo Beti, parlant de liberté d'expression au Cameroun, avait un rôle pédagogique. Il savait blâmer les journalistes lorsque ceux-ci n'assuraient pas leurs fonctions d'émancipateurs de conscience, et féliciter ceux qui jouaient leur rôle. Pour finir, les participants ont suivi Jeanne Dingomé dans son propos "Mongo Beti, plus féministe, tu mens". Et Guy Ketchacham Ngamy, qui, lui, a parlé de "Mongo Beti et le syndicalisme camerounais". Deux interventions qui ont respectivement montré comment Alexandre Biyidi Awala comprend la femme dans ses œuvres, et la manière dont il a puisé le combat syndicaliste tout au long de sa carrière.

Au terme de cette journée, on a bien le sentiment, comme l'a révélé la poétesse Dati Zabzé, que l'on ne s'est pas du tout ennuyé, tellement les communications étaient enrichissantes. Que vienne donc la phase active de l'héritage Mongo Beti.

Jean-François Channon

(Compte-rendu, paru dans *Le Messenger*, de la journée à la mémoire de Mongo Beti, le 26/06/03)

REPERES BIOGRAPHIQUES

Mongo BETI, pseudonyme d'Alexandre BIYIDI-AWALA (son premier pseudonyme étant Eza BOTO), né le 30 juin 1932 à Akometam, Cameroun.

Après des études primaires à l'école missionnaire de Mbalmayo, il entre en 1945 au lycée Leclerc à Yaoundé. Bachelier en 1951, il vient en France poursuivre des études supérieures de Lettres à Aix-en-Provence puis à la Sorbonne à Paris.

Il commence sa carrière littéraire avec la nouvelle *Sans haine et sans amour*, publiée dans la revue *Présence Africaine*, dirigée par Alioune Diop, en 1953. Un premier roman *Ville cruelle*, sous le pseudonyme d'Eza Boto suit en 1954, publié aux éditions *Présence Africaine*.

Mais c'est en 1956 que la parution du roman *Le pauvre Christ de Bomba* fait scandale par la description satirique qui est faite du monde missionnaire et colonial. Paraissent ensuite *Mission terminée*, 1957 (Prix Sainte Beuve 1958) et *Le Roi miraculé*, 1958. Il travaille alors pour la revue *Preuves*, pour laquelle il effectue un reportage en Afrique. Il travaille également comme maître auxiliaire au lycée de Rambouillet (78).

En 1959, il est nommé professeur certifié au lycée Henri Avril à Lamballe (22). Il passe l'Agrégation de Lettres classiques en 1966 et enseigne au lycée Corneille de Rouen (76) de cette date jusqu'en 1994.

En 1972 il revient avec éclat à l'écriture. Son livre *Main basse sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation* est interdit à sa parution par un arrêté du ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin, sur la demande, suscitée par Jacques Foccart, du gouvernement camerounais, représenté à Paris par l'ambassadeur Ferdinand Oyono. Il publie en 1974 *Perpétue* et *Remember Ruben*. Après une longue procédure judiciaire, Mongo Beti et son éditeur François Maspéro obtiennent en 1976 l'annulation de l'arrêté d'interdiction de *Main basse*.

En 1978 il lance, avec son épouse Odile Tobner, la revue bimestrielle *Peuples Noirs Peuples africains*, qu'il fait paraître jusqu'en 1991. Cette revue décrit et dénonce inlassablement les maux apportés à l'Afrique par les régimes néo-coloniaux. Pendant cette période paraissent les romans *La ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1979), *Les deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama futur camionneur* (1983), *La revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* (1984), également une *Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé* (1984) et le *Dictionnaire de la négritude* (1989, avec Odile Tobner).

En 1991 Mongo Beti retourne au Cameroun, après 32 années d'exil. Il publie en 1993 *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*. En 1994 il prend sa retraite de professeur. Il ouvre alors à Yaoundé la *Librairie des Peuples noirs* et organise dans son village d'Akometam des activités agricoles. Il crée des associations de défense des citoyens, donne à la presse privée de nombreux articles de protestation. Il subit en janvier 1996, dans la rue à Yaoundé, une agression policière. Il est interpellé lors d'une manifestation en octobre 1997. Parallèlement il publie plusieurs romans : *L'histoire du fou* en 1994 puis les deux premiers volumes, *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000), d'une trilogie restée inachevée. Il est hospitalisé à Yaoundé le 1^{er} octobre 2001 pour une insuffisance hépatique et rénale aiguë qui reste sans soin faute de dialyse. Transporté à l'hôpital de Douala le 6 octobre, il y meurt le 7 octobre 2001.

Bibliographie de Mongo Beti

- Ville cruelle* (sous le pseudonyme d'Eza Boto), roman, Présence Africaine, Paris, 1954.
Le Pauvre Christ de Bomba, roman, Robert Laffont, Paris, 1956. Réédition Présence Africaine, Paris 1976.
Mission terminée, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1957, réédition 2000.
Le roi miraculé, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1958.
Main basse sur le Cameroun, essai, François Maspero, Paris 1972. Réédition Editions des Peuples Noirs, Rouen, 1984.
Perpétue et l'habitude du malheur, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1974.
Remember Ruben, roman, 10/18, Paris, 1974. Réédition Le Serpent à Plumes, Paris 2001.
La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, roman, éditions des Peuples Noirs, Paris, 1979. réédition Le Serpent à plumes, Paris 2003.
Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzawatama, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1983.
La revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1984.
Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé, essai, Editions des Peuples Noirs, Rouen, 1986.
Dictionnaire de la négritude (avec Odile Tobner), L'Harmattan, Paris, 1989.
La France contre l'Afrique : retour au Cameroun, essai, La Découverte, Paris, 1993.
L'Histoire du fou, roman, Julliard, 1994.
Trop de soleil tue l'amour, roman, Julliard, 1999.
Branle-bas en Noir et Blanc, roman, Julliard, 2000.
-

Bibliographie : *Remember Mongo Beti*, Mémorial réalisé par A. Kom, Bayreuth African studies 67.
Site internet : www.mongobeti.org Sur ce site sont progressivement mis en ligne les numéros de la revue *Peuples Noirs Peuples Africains*, par J.M. Volet, A. Ntonfo et leurs collaborateurs.

Société des amis de Mongo Beti (SAMBE)

Association sans but lucratif

_ Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun Tél. (237) 221 44 04

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2003

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. :

E-mail :

Montant de l'adhésion : 5000 FCFA

Montant de la cotisation : 10000 F

Total :

Ou 10 dollars ou euros

20 dollars ou euros

Mode de règlement : _ espèces _ chèque bancaire, postal

Date :

Signature de l'adhérent :

Correspondants : Europe : O. Biyidi, 23, rue Daliphard, F – 76000 Rouen , e-mail obyidi@easyconnect.fr

Amérique : A. Kom , Holycross, One College st, Worcester MA 01610, 2395 USA, akom@holycross.edu